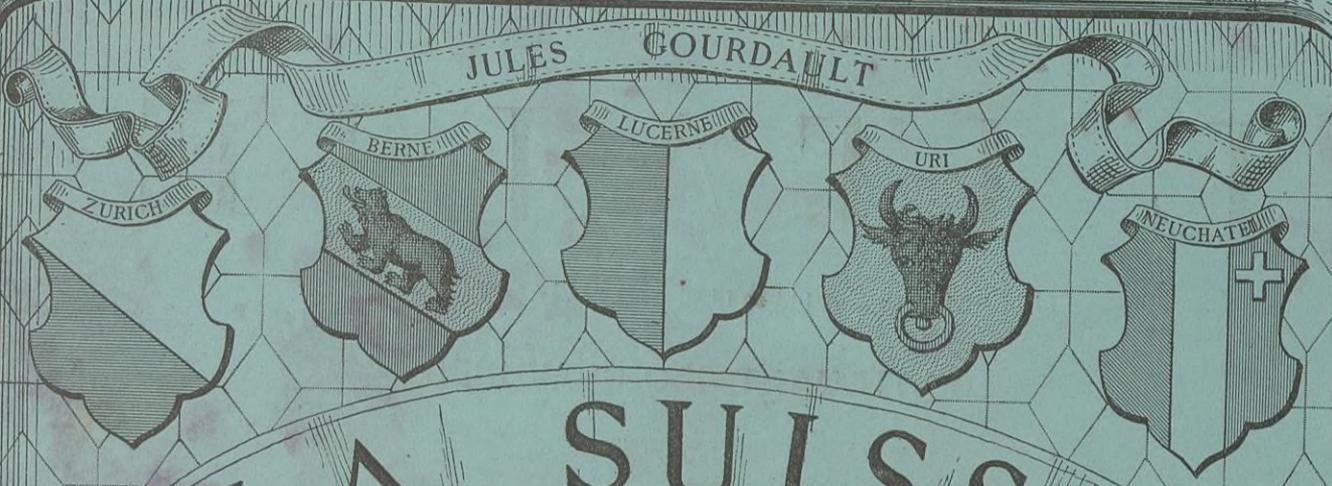
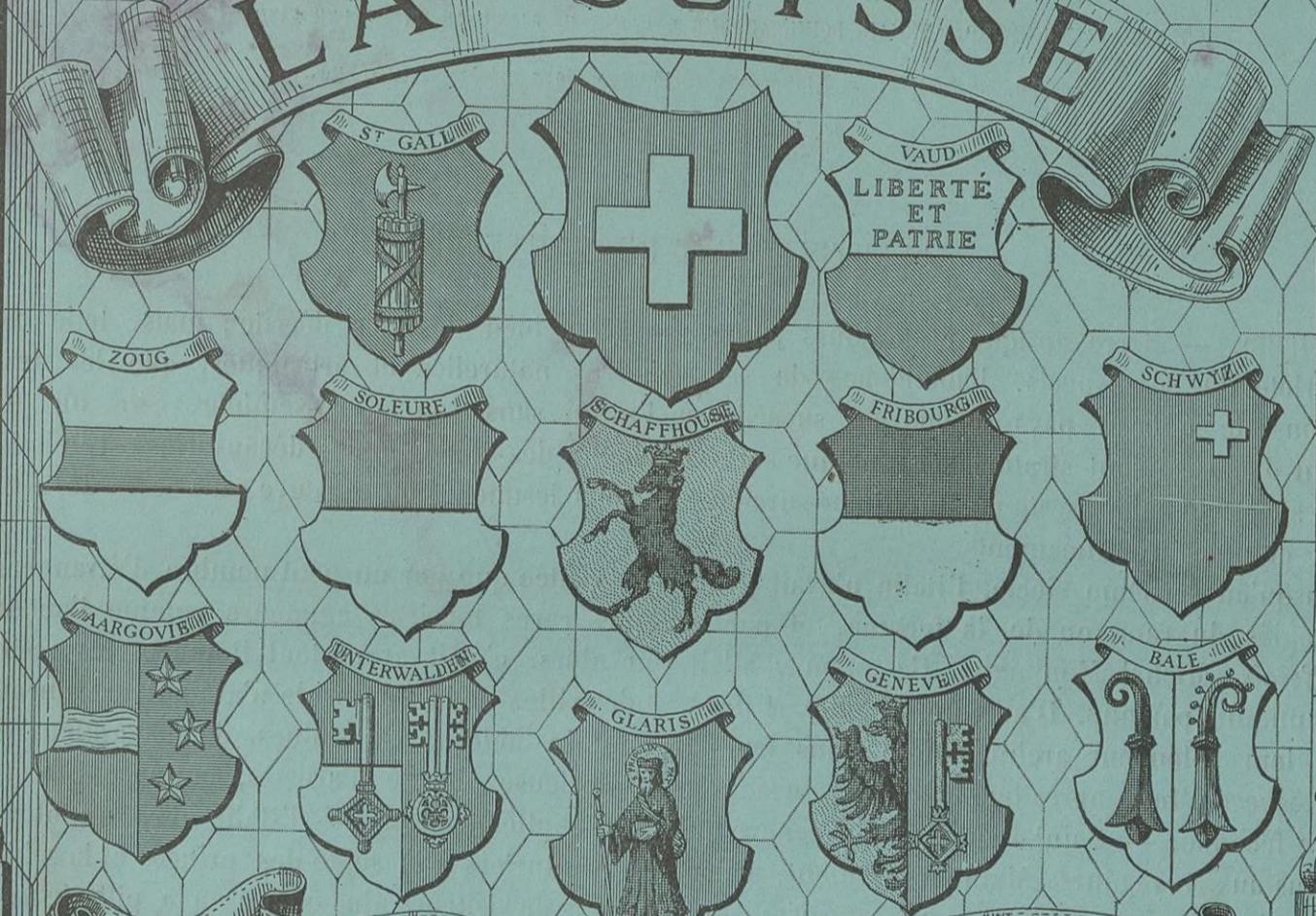




JULES COURDAULT



LA SUISSE



PARIS LIBRAIRIE WACHETTE & C. BOUL. ST GERMAIN N° 79

L47  
4711

*Wachette*

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

---

JULES GOURDAULT

---

# L'ITALIE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4°

CONTENANT 450 GRAVURES

D'APRÈS LES DESSINS

DE MM. BAUERNFEIND, GERMAIN BOHN, ARTHUR CALAME, H. KAULBACH, F. KELLER ET AUTRES

Broché, 50 francs ; — Richement relié, avec fers spéciaux, 70 francs.

---

## AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

L'Italie, — terre antique et toujours jeune, — a été bien des fois décrite ; mais, telle est la variété de ses aspects, l'abondance de ses richesses naturelles et artistiques, que les descriptions de ce beau pays se peuvent succéder à l'infini sans trop se ressembler. Sur un sol où tant d'âges se sont stratifiés en quelque sorte, le champ des études et des découvertes est inépuisable : c'est le palimpseste aux multiples surcharges, sous lesquelles on retrouve sans cesse de nouveaux et précieux linéaments.

Jusqu'au seizième siècle, l'Italie n'avait guère été visitée que par un petit nombre d'étrangers, privilégiés du rang ou de la fortune, et par quelques rares touristes amateurs, comme l'auteur des *Essais*, Michel Montaigne. Ce qu'on y allait voir alors, c'était avant tout Rome et les restes de l'antiquité païenne. D'ailleurs, la plupart des grandes villes de la Péninsule n'avaient pas encore toute leur splendeur architecturale, tous leurs trésors de tableaux, de statues, de décorations de toute espèce. Mais, après que la Renaissance, avec sa glorieuse pléiade d'artistes, eut accompli son œuvre féconde, — Saint-Pierre ne fut achevé qu'au dix-septième siècle, — l'Italie offrit un attrait de plus aux voyageurs. Malheureusement, à part les aventuriers à la solde des princes et la soldatesque des armées impériales ou françaises, — tous bans de visiteurs plus enclins à la pillerie qu'à l'admiration, — peu de gens pouvaient parcourir à l'aise cette contrée doublement classique.

Par la voie de terre, il fallait aller à cheval ; le trajet par mer, sur la felouque ou le brigantin, à la merci des tempêtes et des pirates, ne rappelait que trop les temps fabuleux de l'Odyssée ; sans compter les déplaisantes nuitées dans d'abominables auberges, remplacées aujourd'hui presque partout par des hôtels excellents.

Au dix-septième siècle, cependant, le renom artistique de l'Italie était fait par toute l'Europe, et, dès cette époque, il existait tant en France qu'en Allemagne, une intéressante littérature de voyages, et notamment de voyages au delà des monts ; je citerai seulement le *Fidus Achates* ou le *Fidèle Compagnon*, de Martin Zeiller. Cette vogue fut encore accrue chez nous, au milieu du siècle suivant, lors de la découverte d'Herculanum et de Pompéi, par les *lettres* si gaies et si spirituelles

Sur l'autre paroi, était brossée une composition qui représentait Marius sur les ruines de Carthage : un étudiant de quinzième année fumant sa pipe d'un air stoïque parmi des monceaux de cruches et de bouteilles cassées.

Une nouvelle couche de chaux, et le mal se fût trouvé réparé ; mais Charles-Auguste ne voulut pas qu'on le réparât. La grotesque originalité de ces fresques à l'encre avait vivement frappé l'Électeur. Pour que les choses demeurassent dans l'ordre, il déclara que dorénavant, une prison ne pouvant, sous aucun prétexte, servir de musée, ni un musée continuer à faire l'office de *carcer*, les chambres d'arrêt



SOLEURE : ÉGLISE SAINT-OURS.

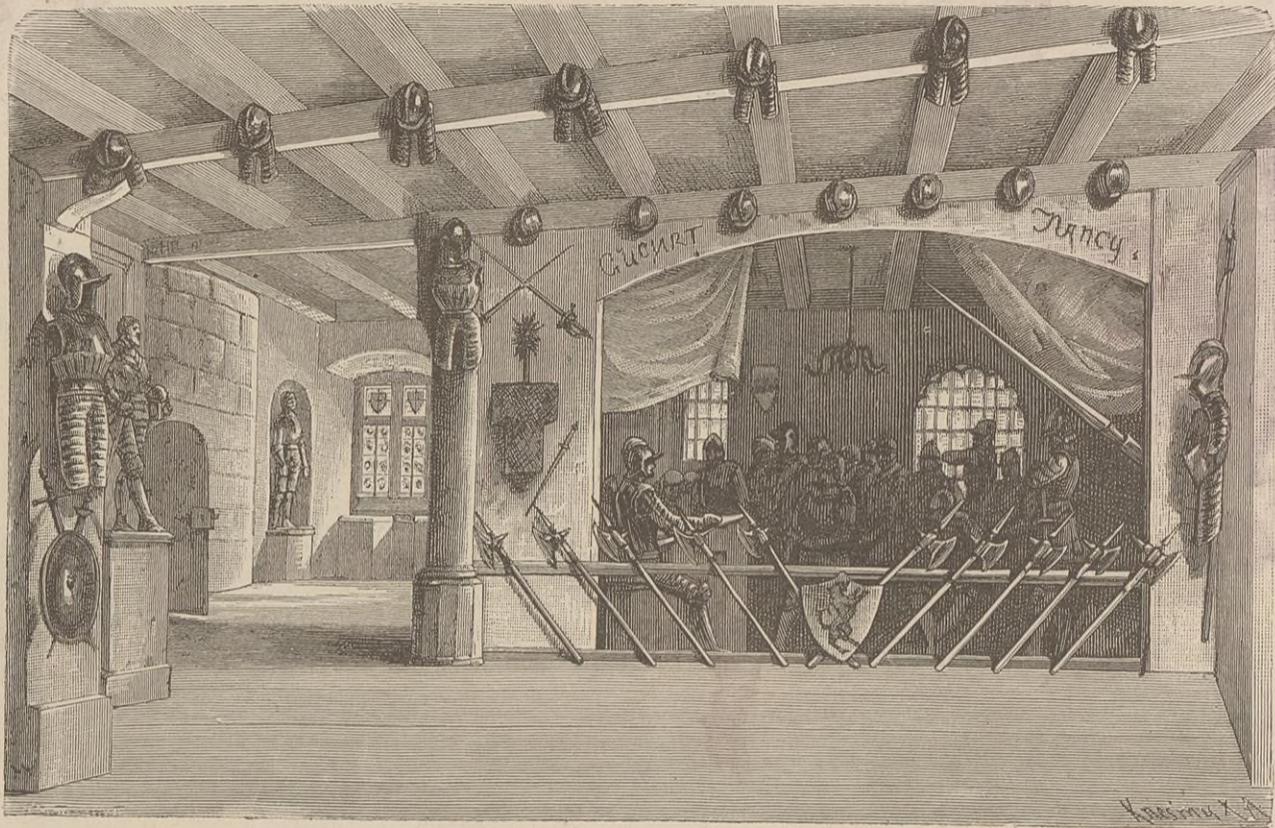
seraient transférées dans un autre local, et des ordres formels furent donnés pour qu'on prît toutes les précautions propres à conserver les dessins de l'étudiant malappris. Ces dessins, bien que passablement défraîchis par le temps, se montraient encore, il y a quelques années, moyennant pourboire.

Revenu en 1830 à Olten, Disteli s'y marie, et s'adonne dès lors tout entier à son art. En bon patriote, il commence par étudier les chroniques et par peindre les faits marquants de l'histoire nationale : épisodes de l'insurrection des Paysans, des guerres de Bourgogne, de la guerre de Souabe, etc. Puis il illustre les fables du poète suisse Frohlich et se prend alors au monde inépuisable des animaux. A propos de ses croquis en ce dernier genre, reproduits plus tard d'une façon posthume

*Wacker*

dans l'*Almanach dit de Disteli*, M. Revilliod, son biographe, s'exprime comme il suit : « Il fait parcourir à une sauterelle toutes les phases de la vie. Nous voyons l'insecte aux longs pieds aller à l'école, en être chassé, se rendre à l'université, y faire tapage (1). Ensuite il devient démagogue, conspire, prend les armes pour défendre la patrie, et, pendant la bataille, se réfugie derrière un caillou ; puis, le danger passé, il se pavane avec le ruban, signe de l'honneur, tandis qu'un camarade à la jambe de bois mendie. Plus loin, viennent les amours de la sauterelle, son mariage, et, l'hiver approchant, sa conversion et son entrée au couvent des bourdons, où elle se décide à finir ses jours dans la pénitence. »

Après les sauterelles, habitantes des prairies, l'artiste passe aux grenouilles, habitantes des



SOLEURE : DANS L'ARSENAL.

marais, puis il nous montre les lièvres devenant duellistes, lieutenants aux gardes, miliciens, prédicateurs, et réconciliant le chien et le chat.

Survient la révolution de Juillet, que Disteli salue avec joie. Peu de temps après, comme je l'ai dit, éclate la guerre entre Bâle-Ville et Bâle-Campagne. Disteli, qui nourrissait des rancunes contre les gros banquiers urbains auxquels il attribuait la ruine de son père, s' enrôle dans les corps francs de Diestal, et, loin de se cacher « derrière un caillou » ainsi que la sauterelle, il se signale si bien par ses hauts faits qu'il se voit ensuite honoré du titre de citoyen de Bâle-Campagne.

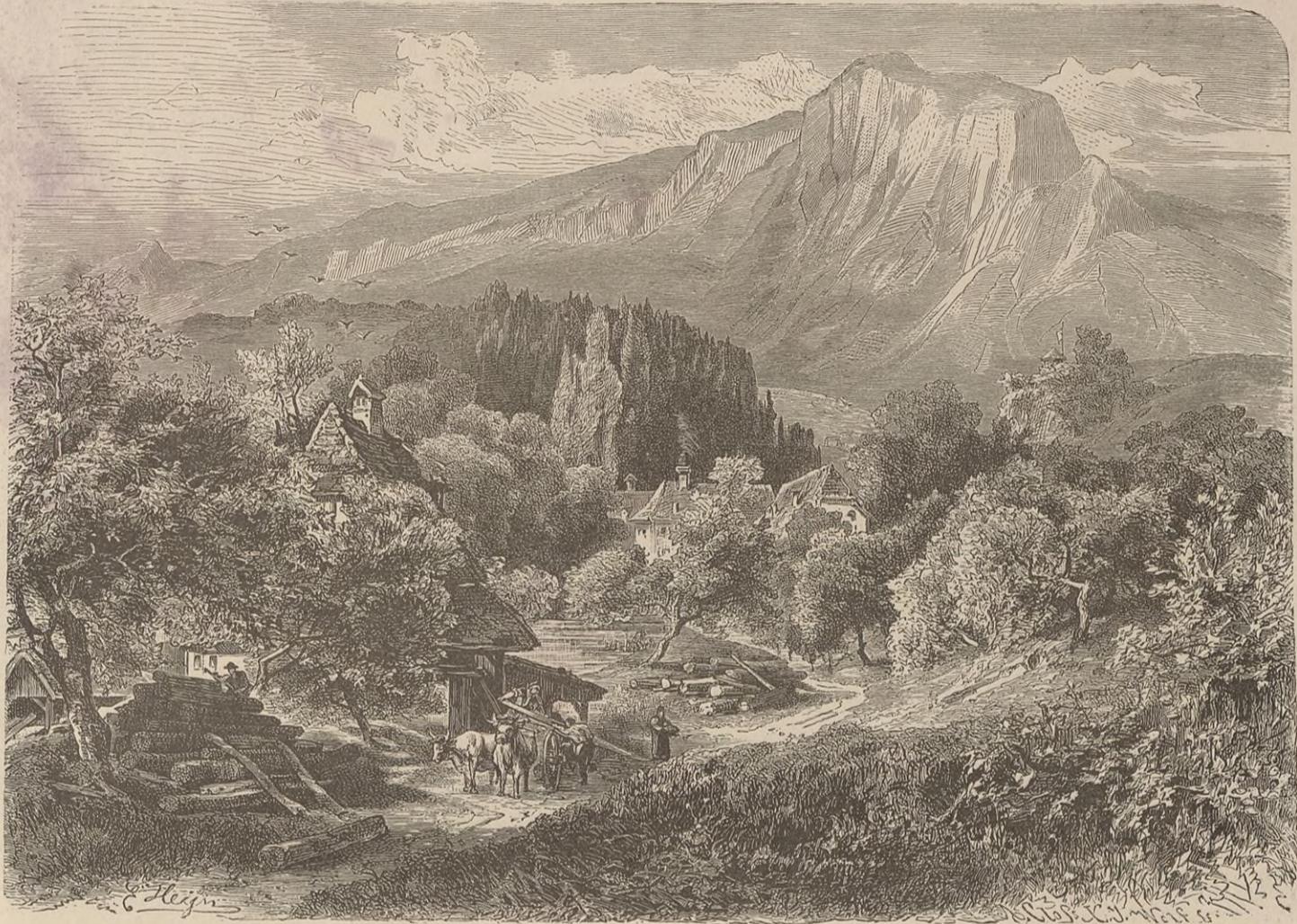
En 1834, il est chargé de l'enseignement du dessin au collège de Soleure. C'est alors qu'il quitte Olten pour aller habiter le chef-lieu du canton, où, l'année suivante, il est promu au grade de commandant de bataillon dans la milice de la ville.

Le premier journal auquel il collabore est le *Morgenstern* (Étoile du matin), qui venait de se fonder. En 1839, commence à paraître le *Calendrier suisse*, qu'il se met à illustrer de son crayon. Dès la première année, il y publie ses charmants dessins si pleins de verve de l'histoire du capitaine

(1) On voit que c'est lui-même que l'artiste ici met en scène.

*Hammer*, fils de l'hôtelier d'Egakingen. Il travaille ensuite à l'Almanach soleurois *l'Alpina*; puis, en 1843, à l'almanach intitulé *Michel*, à Zurich.

C'est ainsi que, peu à peu, sa réputation devint européenne. Cet artiste humoristique aimait fort le théâtre; il s'était même fait à Soleure le fondateur et l'un des plus actifs soutiens d'une scène d'amateurs où il jouait lui-même. On montre volontiers au touriste l'endroit où il allait, l'été, à quelques centaines de pas des remparts, s'installer pour faire ses observations. C'était d'une table de ce petit cabaret que le caricaturiste se plaisait à saisir les types sur le vif. On le trouvait là bien plus



BAINS D'ATTISHOLZ PRÈS DE SOLEURE.

souvent que dans son atelier. Bourgeois, épiciers, maîtres d'école, ecclésiastiques, militaires, il croquait un chacun en causant, et depuis le chanoine « dont la panse arrondie déborde la chaire » jusqu'au major « avec ses éperons attachés à des bottines bien lacées », tout lui était matière à satire : ajoutons que sa guerre la plus acharnée fut aux « calotins » et aux « réactionnaires » de toute sorte.

Disteli mourut en 1840. Il est enterré à Olten, son pays natal.

#### IV

Nombreuses sont les promenades à faire autour de Soleure; mais, de toutes, la plus attrayante, c'est assurément celle du *Weissenstein*.

On désigne sous ce nom une sommité du Jura, de 1,300 mètres environ d'altitude absolue (857 m. au-dessus de Soleure), qui se dresse au nord-ouest de la ville, et d'où l'on a une vue presque rivale de celle qu'on découvre du Rigi-Kulm. L'itinéraire, pour y aller, ne laisse pas que d'être assez compliqué ; mais le touriste ami des détours, qui sait que le Weissenstein est au nord, n'a qu'à s'engager bravement par les gorges et par les sentiers, en syllogisant au besoin à l'instar d'un des héros de Rodolphe Töpffer, le docteur *Festus*. Ce docteur, à la vérité, ne cherchait pas à gravir une



LA ROUTE DU WEISSENSTEIN.

cime ; il était tout bonnement égaré dans les corridors sombres d'une vaste hôtellerie, et, pour sortir de ce dédale, il argumentait en ce mode lumineux : « Je veux retrouver ma chambre, — or ma chambre est au numéro 19, — donc, en allant au numéro 19, je retrouverai ma chambre. » Ce disant, et un tel fil conducteur en la main, le péripatéticien pousse toujours plus outre ; mais à peine a-t-il progressé de trois pas, qu'un diable d'escalier se rencontre, sur la première marche duquel il trébuche, et qu'il descend d'un trait sur les reins : d'où il appert une fois de plus qu'en tout raisonnement la conclusion vaut ce que valent les prémisses.

J'ai retenu pour ma part du Weissenstein, dont je n'ai fait qu'une fois l'ascension, le souvenir

d'une belle cluse d'accès, fraîche, boisée, toute retentissante de sources limpides, dans laquelle niche un petit ermitage, fameux à la ronde comme tout ermitage (celui de Sainte-Vèrene, *Verena Einsiedelei*), avec des chapelles, des grottes, des roches en surplomb, et tous les autres détails génériques que j'ai eu plus d'une occasion de décrire. Les superbes carrières de marbre soleurois sont, si je ne me trompe, le long de cette gorge. Du *Signal* culminant, qui est à une bonne heure de montée au delà de l'ermitage, j'ai conservé, grâce à la connivence d'un ciel pur, l'impression d'un panorama merveilleusement large, qui embrasse, outre le plateau suisse, toute la chaîne des Alpes. C'est, je crois, le seul point du Jura d'où l'on puisse découvrir une telle marge de pays. Je n'ai pas relevé le compte des montagnes, des lacs, des villes et bourgades, qui s'y offrent au regard de l'observateur; mais



L'HOTEL DU WEISSENSTEIN.

M. Keller, le savant graveur de panoramas déjà mentionné, en a fait le dénombrement bien exact : 140 sommités, tant de la Suisse que de la Savoie, 7 lacs et 52 localités habitées, figurent avec leurs noms sur le splendide plan dressé par ses soins; le Sentis, le Glärnisch, le Tödi, le Titlis, le Finsteraarhorn, le mont Rose, la Jungfrau, les Diablerets, et la Dent-du-Midi y pyramident entre le Tyrol et le mont Blanc.

La longue et étroite bande de terrain qui sépare l'Aar du Jura et s'étend d'Olten au lac de Bienné est une des plus délicieuses contrées de la Suisse. Si le raisin n'y mûrit pas, à cause de la bise, en revanche, depuis le bord de la rivière jusqu'aux premières pentes des montagnes, ce ne sont que prairies aux grasses herbes alternant avec de riches champs de moissons. Les bois de hêtres au clair feuillage s'y marient, sur les croupes abruptes, avec les sapins à la teinte vert sombre; la gentiane y émaille de ses fleurs d'azur les plus hautes sommités, tandis que dans les bois, au-dessus de la mousse diaprée de myrtilles rouges, se balancent les longues tiges et les corolles roses du lys martagon.

Et quelles charmantes habitations on déniche là dans les vergers plantureux! Les trains du Central ont beau mugir à travers les clairières : aujourd'hui encore, dans les villages éloignés du *railway*, tout a gardé la marque champêtre du vieil âge : les maisons en bois bruni, aux fenêtres encadrées de plomb, y développent du côté du soleil leur ample façade, tandis qu'à droite et à gauche le toit moussu

laisse pendre jusqu'à terre ses pans couverts de chaume. Mais tenons-nous-en, pour l'instant, à cette échappée de vue clandestine sur la lisière sud du Jura bernois ; c'est par un autre itinéraire que ce chemin de Soleure à Bienne que nous aborderons plus tard le *Seeland*.

## V

Revoici la Birse qui chante et sautille le long des rochers. A quelques lieues seulement de Bâle, en rangeant à droite la frontière française, nous venons de pénétrer dans la première gorge de ce beau Val-Moùtier et sur le vrai territoire jurassien. Deux antiques castels, l'un en ruines, *Pfeffingen*, l'autre restauré, *Angenstein*, défendent ou font mine de défendre l'entrée de ce défilé majestueux. A partir d'ici, et sans jamais s'éloigner de la Birse, la route qui va de Bâle à Bienne traverse plus de quatorze lieues de gorges, toutes plus romantiques les unes que les autres. Les gigantesques parois de rochers calcaires qui bordent partout ce *pas* formidable tantôt s'arrondissent en de massifs bastions, tantôt projettent hardiment vers le ciel leurs cimes couvertes de sombres forêts. Le vert des prés alternant avec les tas d'éboulis, les villages et les villes qui surgissent, on ne sait comme, du sein du chaos, la rivière qui tour à tour se brise en cascades ou poursuit doucement sa course vers le Rhin, tout y impressionne fortement le touriste.

A chaque détour du chemin, changent le paysage et les effets de scène. De Grellingen, station du chemin de fer du Jura bernois, où la Birse écume et se précipite dans une cluse étroite, on arrive bientôt à Lauffon (ou Lauffen), siège des autorités de la fertile vallée du même nom. Passé cette bourgade qu'enserrent de vieux murs qu'il faudra bien un jour mettre à terre, on rentre dans une gorge pittoresque, où apparaissent encore des ruines de castels : c'est Soyhières (ou Saugern), ex-propriété des évêques de Bâle, acquise de nos jours par un archéologue distingué, M. Auguste Quiquerez ; c'est Vorbourg, avec sa chapelle posée à une hauteur effrayante, et fondée, dit-on, il y a huit cents ans.

Delémont, en allemand *Delsberg*, située à quelques minutes plus loin, est le chef-lieu d'un grand et riche bassin fournissant un minerai excellent, que les hauts fourneaux transforment en pièces de fonte, en conduites de gaz et de fontaines, et en matériel de chemin de fer. Undervelier (*Underswyler*) (1) prépare le fer forgé, la Lucelle la double fonte pour la construction des machines. On dit que depuis la guerre de 1870, époque où le bruit du canon a chassé vers la Suisse les bêtes fauves des Vosges, les épaisses forêts de chênes, de hêtres et de sapins qui couvrent tous les monts de la vallée regorgent de loups et de sangliers.

Plus que Delémont, Porrentruy (en allemand *Pruntrut*), situé plus au nord, au delà de l'étroit vallon de Sainte-Ursanne, porte le cachet d'une ancienne résidence princière. On sait qu'avant 1815 le Jura bernois, primitivement partie de l'ancienne Rauracie, avait pour souverains les évêques de Bâle, qui habitaient alternativement l'une et l'autre ville. Ces princes mitrés, qui, avec l'aide de l'empereur Rodolphe, avaient conquis le pays sur les comtes de Montbéliard, eurent du moins le mérite, lors des guerres de Bourgogne, de faire cause commune avec les Suisses contre le Téméraire. Porrentruy eut sa part du butin fait à Grandson et à Morat. « Ses canons, de fort calibre, dit

(1) La plupart de ces villages ont un double nom, l'un français, l'autre allemand ; mais, comme parler, c'est la langue française qui domine.

M. Schuler (1), tonnèrent avec succès contre les châteaux de la noblesse bourguignonne dans les environs. On appelait *bons compagnons* les guerriers jurassiens de cette époque, qui ont transmis leurs qualités à leurs descendants à Porrentruy et dans toute l'*Ajoie*, nom que porte le district. »

De là, jusqu'à la petite ville française de Delle, où le railway suisse se raccorde à notre réseau de l'Est, la distance n'est que de 17 kilomètres. Le territoire bernois enfonce ici dans le département du Doubs un énorme coin aux formes régulières, où se dresse le chaînon du Jura qu'on nomme *Mont-Terrible* (2). Au sud-ouest sont les *Franches-Montagnes*, haut plateau fertile, dont une partie s'appelle le « Clos du Doubs ». Une dernière vallée, celle de Saint-Imier, court, plus bas, entre le Chasseral et les montagnes de Courtelary. Un petit cours d'eau, tributaire du lac de Biemme, la Suze, arrose d'ouest en est cette cluse qui s'étend de Sonceboz aux Convers sur une longueur de cinq lieues environ. Là encore, sur un rocher, nous trouvons une ancienne résidence des évêques de Bâle, le château d'Erguel, dont la vallée autrefois portait le nom. Saint-Imier, sa localité la plus importante, est, ma foi, une fort avenante bourgade horlogère (6,000 habitants), avec de superbes maisons d'école, de riches magasins et de beaux hôtels, comme on en rencontre du reste partout dans ces régions industrielles du Jura. A deux pas plus loin est la frontière du canton de Neuchâtel, qu'il n'est pas encore temps pour nous de franchir.

## VI

A une demi-lieue au sud de Delémont, non loin des hauts fourneaux de Courrendlin, s'ouvre le pittoresque défilé de la Birse, connu sous le nom de *Val-Moùtier*. L'immense déchirure à travers laquelle mugit la rivière témoigne de la violence des révolutions géologiques qui, en brisant les chaînes longitudinales, ont formé ces cluses resserrées où de gigantesques murs verticaux semblent s'efforcer de joindre leurs arêtes. Toutes les beautés d'une nature sauvage que nous avons admirées en aval, sur la route de Bâle, se répètent ici, deux heures durant, avec des proportions plus grandioses et plus saisissantes.

C'est le matin surtout, avant que le soleil ait laissé couler ses premiers rayons au fond de cet abîme, qu'il convient de se mettre en route pour Moûtier. A droite et à gauche, sur les hauteurs où plane l'oiseau de proie, tout est déjà inondé de clartés ; la nuit où l'on chemine n'en est que plus sinistre. Les parois de roc superposées qui poussent obliquement leurs assises sur la route et sur la rivière, les grandes crevasses qui trouent le mur gris, les gros blocs tombés ou près de s'écrouler, tout en haut l'ourlet noir des forêts, tout en bas les grondements du torrent : je vous assure qu'en fait de fantastique, le touriste a tout ce qu'il peut désirer. L'homme pratique même se trouve satisfait, car, au beau milieu de ce défilé, il y a, le croirait-on ? une verrerie et des forges.

Moûtier-Grandval, qui occupe un large cirque de cette gorge, est un ancien et beau village où l'on s'occupe surtout d'horlogerie, et qui, lui aussi, au temps passé, a partagé le sort de l'évêché de Bâle, auquel il appartenait, tant au spirituel qu'au temporel. Passé cette localité, on entre dans une seconde gorge encore plus sauvage, dite les *Roches de Court*. Elle a une lieue environ de longueur jusqu'à Tavannes, où elle s'élargit tout à coup en vallée. Là une nouvelle surprise attend le voyageur : sur

(1) *Le Jura bernois*. — Biemme, 1877.

(2) De là le nom donné au département nouveau qui avait été formé, après la Révolution, de cette partie de l'ancien évêché de Bâle.

une montagne au-dessus du village, se dresse la fameuse arche connue sous le nom de *Pierre-Pertuis* (*Petra pertusa*, roche percée).

Qu'on se figure une ouverture dans le roc, haute de 12 mètres et large de 8, — avec les élargissements qu'elle a reçus, — et à travers laquelle, en se retournant, on aperçoit toute la vallée de Tavannes. Cette porte naturelle, qui bâille au point culminant du col, a vu jadis, une inscription le prouve, défilé sous son imposante arcade les légions romaines. Elle formait alors la limite des provinces rauracienne et helvétique, et longtemps elle est restée l'unique passage ouvert à la grand'route, juste à l'endroit où le long tunnel du railway jurasso-bernois conduit actuellement du val



LE ROCHER DE PIERRE-PERTUIS.

de Moutier à celui de Saint-Imier. Tout près de là se trouve une des sources de la Birse. Comme presque toutes les rivières du

Jura, elle jaillit avec grand bruit du rocher, et, à quelques mètres plus bas, cette onde naissante a déjà la force de mouvoir des roues.

La voie ferrée qui, au delà de *Pierre-Pertuis*, s'est laissée d'abord retomber à l'ouest, sur le versant sud du mont de Corgémont, pour atteindre le val Saint-Imier, revient brusquement en arrière par une forte courbe et se jette dans la vallée de la Suze, laquelle à son tour n'est bientôt qu'une gorge où le cours d'eau se faufile comme il peut. Sur une hauteur, à l'endroit le plus sauvage de la cluse, se dressent les maigres ruines du donjon de Rondchâtel, auquel se rattache la légende suivante.

Originellement construit pour la défense du défilé, ce manoir n'avait pas tardé à devenir, comme la plupart de ses pareils, un repaire de bandits redoutés. « A l'époque des croisades, dit M. Schuler, vivait dans ce château le chevalier Enguerrand, homme sauvage et intraitable. Revenant de ces expéditions lointaines, il avait amené avec lui une troupe de gens armés qui répandirent bientôt le meurtre

et le pillage dans toute la contrée. Plus de sûreté pour les troupeaux ; nul marchand ne pouvait plus passer tranquillement son chemin, car il n'y avait pas de crime que le seigneur de Rondchâtel et ses acolytes ne commissent. C'était peu pour eux que d'assaillir les villages et d'y mettre le feu ; les femmes et les jeunes filles avaient tout à craindre de leur sauvage brutalité. Les hommes maudissaient hautement le fléau ; mais vaine était leur soif de vengeance : car comment assiéger sans armes un château renommé pour sa force ? Enfin, un épouvantable forfait amena l'heure de la punition.

« Le printemps parait le vallon de sa riante verdure. Gautier, jeune villageois de Boujean, s'était rendu avec quelques amis à Vauffelin, pour y chercher sa fiancée. Les époux retournaient vers Boujean, s'entretenant de leur bonheur, quand tout à coup Enguerrand, sortant du bois à la tête de sa troupe : « A moi la fiancée ! » s'écrie-t-il, et en même temps sa lourde épée tombe sur le malheureux Gautier, qui gît baigné dans son sang. A cet horrible aspect, la vierge de Vauffelin s'affaisse sans connaissance sur le cadavre de son amant ; les villageois de l'escorte s'enfuient épouvantés.

« Bientôt l'infortunée rouvre les yeux. Devant elle est le chevalier, prêt à la transporter dans son repaire. « Assassin ! s'écrie-t-elle, infâme assassin, ne prétends pas me posséder ! Non, je veux suivre celui qui est là, baigné dans son sang. Quant à toi, Enguerrand de Rondchâtel, je te cite devant le tribunal de Dieu ! »

« Ces mots, prononcés d'une voix prophétique, étonnent le brigand et sa suite. La pauvre fiancée en profite pour s'élançer vers le gouffre qui mugit à quelques pas : « Mon époux, je te suis ! Sainte Vierge, recevez-moi ! » En disant ces mots, elle disparaît dans le sombre abîme.

« Cette horrible tragédie souleva toute la contrée. De toutes parts, de la plaine du Seeland et des vallées voisines, les hommes accoururent en armes, pour venger le couple infortuné. Mais la prudence commandait d'allier la ruse à la force, car le nid du meurtrier était sûr, derrière ses murailles.

« Un matin donc, quelques mulets richement chargés passèrent sur la route, accompagnés d'une faible escorte. Du haut des tours de Rondchâtel, nos brigands les aperçoivent ; ils ne peuvent résister à l'appât d'une si belle prise. Le pont-levis s'abaisse, et voilà Enguerrand et sa troupe à la poursuite des prétendus marchands. Mais tout à coup s'élève un long cri de guerre, et le bois vomit de toutes parts des gens armés. Voyant le danger, les pillards veulent rentrer dans leur repaire, mais en vain, car ils sont cernés de tous les côtés.

« Un combat terrible s'engage. La vengeance anime les uns, le désespoir les autres. Mais enfin la bonne cause commence à triompher : tous les hommes du château ont mordu la poussière ; seul le chevalier combat encore, et répand la mort autour de lui. Alors, rapide comme l'éclair, un jeune homme de Boujean, grand et fort, étant parvenu, à force de souplesse, à éviter la terrible épée, saisit Enguerrand à bras-le-corps, et lui enfonce son poignard au défaut de la cuirasse.

« Cet acte de courage lui mérita le surnom de *chevalier* (*Ritter*), qui est encore aujourd'hui celui d'une robuste famille de Boujean. Les vainqueurs pénétrèrent dans le château, et leur vengeance ne s'arrêta que lorsqu'il ne resta plus pierre sur pierre de cet antre d'infamie. A peine peut-on aujourd'hui en distinguer quelques vestiges épars sous les sapins. Pendant des siècles, une simple croix désigna l'endroit où avaient péri si misérablement les fiancés ; mais le temps, qui dévore tout, l'a fait

disparaître. Dans les fentes du rocher nichent les colombes, symbole de l'amour... Le lieu où la jeune fille trouva la mort s'appelle encore le *gouffre de la Colombe* (1).

« Et lorsque, à l'heure du crépuscule, on parcourt cette forêt (2), on ne peut se défendre d'une sorte d'effroi. Les eaux du torrent glissent en murmurant le long de la colline de Rondchâtel, et semblent vouloir laver les taches de sang qui souillent les pierres de son lit. Les fleurs elles-mêmes se penchent tristement sur l'abîme, et les sapins se dressent le long du rocher comme de sombres sentinelles. Le roucoulement des colombes retentit dans les cavernes, et lorsque, des profondeurs de l'abîme, le torrent arrive en sons affaiblis à l'oreille du passant, on croirait entendre les derniers adieux des amants qu'une terrible destinée devait séparer ici, pour les réunir presque au même instant, — car là-bas ils se sont retrouvés. »

Nous nous évadons enfin de la noire cluse. Touriste, jette un regard vers le sud ! Par les contreforts entr'ouverts du Jura, déjà des cimes neigeuses apparaissent. Ce n'est qu'un prélude. Un moment encore, et l'élargissement de l'horizon sera complet. Tiens, tu as fini de t'élever, et devant toi soudain se développe, au soleil ou au clair de lune, — choisis, à ta guise, le mode d'éclairage, — toute une partie, et la plus ravissante, de l'heureuse Helvétie. Tiens ! voici le lac de Bienne, puis le lac de Morat, puis celui de Neuchâtel ; puis les innombrables villes et villages semés entre les Alpes et le Jura. Voici, se déroulant au loin dans les plaines, par les forêts, à travers les vallées, le long des collines, les rubans argentés de la Thièle, de l'Aar, et d'autres rivières que je n'ai plus à nommer. Et voici, au fond, comme cadre au tableau, toutes les crêtes alpestres depuis l'Unterwald jusqu'au mont Blanc. Reconnais-tu bien et les froides murailles du Glärnisch, et le tricéphale massif du Tödi, et le Wetterhorn, et tous ces géants altiers de l'Oberland, d'où s'épandent tant de cataractes glaciaires ?

Le train cependant file entre les vignes ; les roues ont achevé de dévorer la pente ; la machine siffle : tu es à Bienne.

## VII

Les Biennois appellent volontiers leur cité la Ville de l'Avenir, *die Zukunftstadt*. Elle est en effet un centre remarquable de convergence pour les voyageurs et les marchandises, et, comme telle, ne cesse de grandir à vue d'œil. Située au pied méridional du Jura, non loin du lac qui porte son nom, et à quinze minutes de l'embouchure de l'un des bras de la Suze, elle est encore entourée de murailles et de tours. C'est principalement à l'industrie horlogère, dont je ne manquerai point de parler ci-après, qu'elle doit sa prospérité de fraîche date.

Bienne n'a pas moins de huit grandes foires annuelles, sans parler de trois marchés hebdomadaires des plus animés. En quelques années, pendant lesquelles sa population s'est presque quadruplée, elle a vu surgir comme par enchantement de nouvelles rues et de nouveaux quartiers. Des sociétés de bienfaisance, de musique, de chant, de tir et de gymnastique, des associations politiques et marchandes, un club du Grütli, trois imprimeries témoignent de l'activité que la vie publique y prend de plus en plus. Outre son école d'horlogerie, la ville possède une filature de coton, une tréfilerie, des fabriques

(1) *Taubenloch* : c'est en effet le nom que porte le ravin sauvage de la Suze qui se trouve après le quatrième tunnel du chemin de fer, et sur lequel est jeté un pont magnifique de hardiesse.

(2) C'est le lieu de rappeler que cette vallée de Moutier n'était encore au septième siècle qu'une vaste forêt, où passait la grande voie romaine ci-dessus mentionnée, qui, partant de Bienne, et se faulant sous Pierre-Pertuis, aboutissait à Augst, près de Bâle.

de clous, des maisons de commerce considérables pour la vente des vins et des cotonnades, et, par surcroît, l'atelier central de réparation des chemins de fer du Jura bernois.

De monuments, elle n'en a point; de son origine, on ne sait non plus que dire. S'est-elle élevée, ainsi que mainte autre cité de la région, sur l'emplacement de quelque *castrum* romain? Il est permis de le supposer, mais aucune preuve certaine ne l'atteste. Ce n'est pas que le lieu où elle s'est bâtie n'ait eu de bonne heure une grande importance. On est ici au point de démarcation de deux idiomes, à la limite de la Suisse germanique et de la Suisse romande. Une ligne tirée de Delémont à Sion en Valais marquerait très exactement cette frontière.

On donnait primitivement le nom de *Nugerol* (*nigra vallis*, vallée noire), sans doute à cause de ses sapinières, à la contrée qui s'étend à la base du Jura depuis Soleure jusqu'à l'extrémité sud-ouest du lac de Bienna. Il fallut que ces forêts se fussent éclaircies pour qu'une ville pût naître au bord du bassin. Gouvernée d'abord par les comtes de Neuchâtel, la cité impériale, — car elle portait ce titre, depuis l'époque des ducs de Zœringen, et avait des franchises et un territoire, — fut ensuite cédée aux évêques de Bâle, maîtres, on l'a vu, à des titres divers, de vastes domaines, du Rhin aux monts neuchâtelois.

Mais déjà à cette époque les bourgeoisies naissantes avaient conclu entre elles des alliances pour le maintien de leurs libertés respectives. Bienna s'était unie, pour sa part, avec la puissante république de Berne, puis avec Fribourg et Soleure. Pleine d'une confiance justifiée du reste dans cette vertu de l'association, elle traitait volontiers d'égal à égal avec ses prélats, dont les lieutenants lui devaient le serment en même temps qu'ils recevaient le sien. Sages les évêques de Bâle, s'ils s'en fussent tenus à ce partage équitable! Mais il se rencontra, dans la seconde moitié du quatorzième siècle, un portecrosse plus ambitieux que les autres, qui, n'estimant pas suffisantes ses prérogatives de bailli impérial, voulut traiter la ville en sujette. Outre ses murs et ses fossés, Bienna, comme toute cité impériale, avait ses milices bien armées qu'elle pouvait mettre en peu de temps sur pied; elle avait de plus, je le répète, un traité d'alliance avec les Bernois, traité que les deux peuples avaient scellé de leur sang en combattant ensemble au Donnerbühl contre l'Autriche (1289), à Wimmis contre le comte de Kybourg (1303), et, tout récemment encore, au fond de l'Oberland.

Cette fraternité d'armes n'était pas effectivement un vain titre. Au premier appel des Biennois, ceux de Berne déployèrent leurs bannières; mais, avant que le secours ne fût arrivé, l'évêque, agissant par surprise, avait fait consommer par les siens le pillage et l'incendie de la ville. A la vue de ces décombres fumantes et d'une population errant sans asile au cœur de l'hiver, — c'était au mois de décembre 1367, — les Confédérés commencèrent par raser le château épiscopal, et, se répandant par tout le pays, y semèrent à leur tour la ruine et le massacre. On se battit ferme au rocher fortifié de Pierre-Pertuis. Pourchassé à travers tout le Val-Moùtier, Jean de Vienne, — c'était le nom du prélat, — ne dut son salut qu'à l'emportement même des Confédérés qui s'étaient mis à tout saccager sur leur route, dévastant jusqu'à des églises. L'intervention des autres villes et des principaux seigneurs d'alentour arrêta enfin ces calamités, et, chose étrange, ce furent les vainqueurs, et subsidiairement ceux qui s'étaient armés pour se défendre, qui eurent à payer les frais de la guerre. Le tribunal d'arbitrage de Balstall rétablit les choses dans le *statu quo*, et condamna la ville de Berne, « pour avoir troublé l'Église », à payer à l'évêque la somme, énorme pour l'époque, de 30,000 florins.

Pour Bienna, la catastrophe était telle, que les bourgeois délibérèrent un instant s'ils ne devaient

pas quitter leur ville en ruines pour aller en bâtir ailleurs une nouvelle. La majorité repoussa cette motion, et l'on se mit à réédifier les murs écroulés. Mais pendant quelque temps le ressort moral des habitants en demeura comme brisé.

Cinquante ans après, il n'y paraît plus. Où qu'on se batte, il y a des Biennois. En 1415, ils aident Berne à conquérir l'Argovie; en 1425, ils accompagnent les Schwytzois au delà du Gothard; vingt ans après, ils sont à Saint-Jacques; plus tard encore, on les retrouve à Grandson, à Morat et aux champs de Nancy.

De cette glorieuse participation à toutes les campagnes des Confédérés, la ville retire plus d'honneur moral que de profit matériel; souvent même elle ne rentre pas dans les frais que ses armements lui imposent. Mais, satisfaite d'avoir contribué, dans la mesure de ses forces, à l'affermis-



ILE SAINT-PIERRE (LAC DE BIENNE).

sement de la liberté commune, elle se résigne à son rôle modeste; elle consent à rester toute petite pendant qu'autour d'elle les républiques ses alliées s'agrandissent; pour toute récompense, elle n'ambitionne qu'une place à la diète des Cantons: elle l'obtient après la guerre de Bourgogne.

Cette ville de Bièvre qui, au seizième siècle, a produit le réformateur Wyttenbach, celui qui eut à l'université de Bâle Zwingli pour élève, est aujourd'hui entièrement protestante (1). Dès le principe, la communauté de religion contribua encore à resserrer ses liens avec Berne et à l'éloigner des évêques de Bâle, qui se prétendaient ses « seigneurs naturels ». Malgré tout, néanmoins, elle ne réussit pas à secouer le joug de ses suzerains mitrés; il fallut le mouvement de la Révolution pour y détruire le vieil état de choses; encore, on le sait, cette région du Jura ne fit-elle d'abord que changer de maîtres, et le Congrès de 1815, qui la rendit au faisceau fédéral, au lieu d'en faire un *Ort* à part, comme le désiraient beaucoup de ses habitants, l'incorpora au canton de Berne, dont elle n'a pas cessé de faire partie.

(1) On n'y compte que 600 catholiques environ sur une population de 9,000 habitants.

## VIII

Le lac de Bienne, qui a trois lieues de longueur sur trois quarts de lieue de largeur, n'a pas formé de tout temps un bassin séparé. Il faisait primitivement partie d'une grande mer jurassienne qui englobait non seulement les trois lacs de Neuchâtel, de Bienne et de Morat, mais encore, dit M. Élisée Reclus, « toute la plaine méridionale jusqu'au seuil d'Entre-Roches, et les vastes plaines aujourd'hui marécageuses qui s'étendent à l'est jusqu'à la vallée de l'Aar. Il est même arrivé pendant ce siècle, écrit encore le même géographe, que, dans les années très pluvieuses, les trois lacs se sont confondus en une seule nappe d'eau. Les terrains humides qui séparent les bassins, et au milieu desquels s'élèvent des collines boisées qui furent jadis des îles et des péninsules, portent encore le nom de « Pays du lac » ou *Seeland*, et c'est avec difficulté que, par les canaux d'égouttement et le drainage, l'homme parvient à les conquérir et à les annexer à ses domaines agricoles. Du reste, le peu d'élévation des rives correspond à une faible profondeur relative des bassins. Tandis que la plupart des lacs de la Suisse sont des cavités aux berges rapides, mais au lit presque uniformément horizontal, les trois lacs de la plaine ont une grande partie de leurs bords composés de « blancs fonds », ainsi nommés de la couleur des eaux à travers lesquelles les vases du lit sont vaguement entrevues ; en maints endroits, les roseaux occupent de vastes étendues de rivages, et, suivant les saisons, les vasières incertaines du bord appartiennent tantôt à la campagne asséchée, tantôt à la région des eaux. Quant au fond du lac de Neuchâtel, loin d'être uni, il présente une chaîne de collines parallèle aux remparts du Jura et se continuant, au nord-est, par deux îles, le Jolimont, complètement émergé, et la colline de Saint-Pierre, encore entourée par les eaux du lac de Bienne. Un isthme de bas-fonds et de roseaux rejoint la base du Jolimont à celle de Saint-Pierre. Dans le petit lac de Morat, le fond se redresse aussi en une légère croupe, parallèle à l'axe de plissement du Jura. »

Les quatre cantons de Berne, Neuchâtel, Fribourg et Vaud, qui sont riverains de ces lacs, s'occupent activement de la correction des eaux dans cette contrée caractéristique où les inondations ne datent pas d'hier, puisqu'on a retrouvé en creusant une tranchée les restes d'un tunnel romain qui était évidemment destiné au drainage. Il s'agit de régulariser le débit des eaux du Jura dans les trois grands réservoirs lacustres, de manière à rendre à l'agriculture d'immenses étendues de terrain qui ne présentent actuellement que grèves, marais et tourbières. Il faut pour cela supprimer les crues de la Thièle, affluent des lacs de Neuchâtel et de Bienne ; il faut redresser et élargir le lit de la Broie, depuis sa sortie du lac de Morat jusqu'à son entrée dans le lac de Bienne près de Landeron. Déjà le percement d'un canal pour la Thièle inférieure a fait baisser de quelques pieds le niveau de ce dernier lac. Il y a aussi la tranchée d'Hageneck destinée à rendre l'Aar tributaire de ce même lac de Bienne : travail colossal, que je me souviens d'avoir vu en cours d'exécution. Du pont de Hageneck, la trouée monstre offrait un spectacle vraiment fantastique, avec son étrange fourmilière humaine grouillant à des profondeurs audacieuses.

Je me souviens également d'une bourgade, sise tout près du nouveau canal de la Thièle, et qui porte le nom de Nidau. C'est le chef-lieu d'un des cinq districts du pays de *Seeland*. Cette petite cité, simple et nette au possible, a l'air en tout de copier Bienne ; son antique château a jeté un grand

éclat dans ces luttes de la féodalité et de Berne qui aboutirent à la bataille de Laupen. A une demi-lieue de Nidau, au bord de la grand'route, du côté d'Aarberg, se dresse un obélisque élevé en mémoire des Suisses qui, le 5 mars 1798, périrent en ce lieu les armes à la main. Ce fut le combat de Saint-Nicolas. Un simple bataillon bernois, le bataillon Manuel, aidé d'une poignée de Séelandais, parmi lesquels figuraient des femmes, et de la fameuse légion de Roverea, y soutint le choc de toute une division française, jusqu'au moment où un parlementaire venu de Berne annonça l'armistice. Les noms des miliciens tués ont été gravés sur le monument.

Mais les deux excursions classiques aux environs de Bienne sont celles du Chasseral et de l'île Saint-Pierre.

Le Chasseral, en allemand *Gestler*, est le point culminant du Jura bernois (1,609 m.); il s'élève, je l'ai dit, entre le Val Saint-Imier et le lac de Bienne, et présente trois terrasses parsemées de chalets, et où se trouvent des pâturages magnifiques. Rien peut-être, si ce n'est le Rigi, ne l'emporte sur cette sommité jurassienne.

L'île Saint-Pierre, tant vantée par J.-J. Rousseau, est agréable, et c'est assez dire. C'est une colline, composée de terres molassiques et argileuses, très fertile, très touffue, avec des terrasses et des allées d'arbres qui ménagent de toutes parts de charmants points de vue; elle n'a pour moi qu'un défaut : pour peu qu'il fasse beau, il y a trop de monde, et, partant, trop de chansons, trop de musique et de verres qui se choquent.





FRIBOURG : LE PONT DU GOTTERON.

## CHAPITRE XV

Entrée dans l'Uechtland. — La bataille de Morat et le centenaire de 1876. — Les bardes helvétiques. — Veit Weber. — Origine de Fribourg. — Aspect de la ville. — Les orgues de Saint-Nicolas. — Le Moléson. — A travers le pays de Gruyères. — Histoire du petit empire pastoral. — Le bouffon aède Chalama. — Le Pays-d'en-Haut et le val des Ormonts.

### I

Nous voici pénétrant dans le vieil *Uechtland*, le long de la rive droite de ce lac de Morat, à deux pas duquel était jadis la fameuse cité d'*Aventicum*, capitale de toute l'Helvétie romaine. Le bassin déploie sa nappe ovale entre les collines arrondies du plateau ; ici des prairies entremêlées de vignes descendent sur ses bords ; ailleurs le sol se redresse en coteaux qui dominent de grands marécages. Une étroite arête, le mont Vully et le Charmontel, sépare la petite coupe lacustre de son grand voisin le lac de Neuchâtel, avec lequel elle communique par la Broie. Dans les ondulations de cet espace intermédiaire se cachent de vastes champs, aux encadrements de bois et de vergers, où essaient villages et bourgades. Plus à l'ouest, du côté d'Echallens, succède à cette nature touffue à l'excès le site plus nu du plateau agricole, qui sépare l'âpre zone des pâtis jurassiens des rivages beaucoup plus cléments du Léman.

La petite ville de Morat (en allemand *Murten*) est, historiquement, le point épique du pays (1). Ses rues étroites, dont beaucoup à arcades, sont dominées par le vieux château, aujourd'hui la demeure du préfet, où pendant dix jours, en 1476, la garnison tint tête à Charles le Téméraire ; on y voit encore les brèches qu'y firent, à cette époque, les canons bourguignons.

Les ducs de Bourgogne, dont les possessions comprenaient, outre les Flandres, tout le territoire actuellement français qui est, à l'ouest, limitrophe de la Suisse, avaient commencé par entretenir des relations d'amitié avec les Cantons. En 1454, Philippe le Bon, passant par Berne pour se rendre en Allemagne, y avait reçu un accueil brillant, tel qu'on n'en faisait qu'aux têtes couronnées. C'est qu'en effet, par sa puissance et la splendeur de sa cour de Dijon, il était l'égal de bien des monarques. Treize années après, le même prince avait signé un traité d'alliance avec Berne, Soleure, Zurich et Fribourg. Cette sérénité de rapports s'altéra toutefois, dès l'avènement au trône ducal de son fils Charles le Hardi, ou *le Terrible*, comme on l'appela tout d'abord. Celui-ci, on le sait, trouvait trop étroit l'héritage que son père lui avait légué, et, prenant Alexandre et César pour modèles, il rêvait de se tailler un empire des bouches du Rhin à la Méditerranée. L'Autriche qui, de son côté, ne songeait qu'à prendre sa revanche des Suisses, espérait se servir du « grand duc d'Occident » pour mener à bien son dessein favori. Les Confédérés, en cette circonstance, se tournèrent naturellement vers la France. Puis survint un chassé-croisé d'événements qui, au dernier moment, modifia en partie les rôles respectifs.

Des faits préliminaires de la lutte, ce n'est pas ici le lieu de parler ; il nous faut entrer de plain pied dans le drame. On remarquera seulement que le célèbre duel se divise en trois passes bien distinctes. La première s'ouvre par la déclaration de guerre lancée par les huit *Orte* contre le duc le 25 octobre 1474, et s'étend jusqu'au mois de mai de l'année suivante, où s'entament à Berne et à Neuchâtel des négociations qui demeurent sans effet. Elle comprend la campagne d'Alsace et l'invasion de la Franche-Comté (bataille de Héricourt, expédition de Pontarlier) ; dans cette période, les bandes suisses n'interviennent qu'à titre de troupes auxiliaires à la solde de l'archiduc Sigismond, et afin de remettre ce dernier en possession des domaines qu'il avait engagés à Charles le Hardi.

Dans la seconde phase, où la maison de Savoie se voit malgré elle mêlée à la lutte (2), les soldats de Berne et de Fribourg s'emparent de tout le pays romand, depuis Morat jusqu'à Genève. Sur l'entrefaite, l'Autriche et la France, se retirant du jeu, traitent chacune pour leur part avec l'ennemi commun, le Bourguignon, et laissent retomber sur les Suisses seuls tout le poids de la guerre. C'est alors que ceux-ci, réduits à se battre pour leur propre compte, déploient une énergie merveilleuse pour repousser le terrible adversaire dont ils ont imprudemment provoqué la colère, et accomplissent leurs exploits de Grandson et de Morat (1476).

Quant à la troisième période, elle tient tout entière en cette courte et décisive campagne de Nancy, où périt le grand duc de Bourgogne (1477). Là, les Suisses ont repris le rôle d'auxiliaires ; ils sont tenants du jeune duc de Lorraine, ou plutôt de Louis XI qui leur a avancé l'argent de leur solde et de leur entretien.

De cette trilogie guerrière, je me contenterai d'évoquer au passage l'épisode de Morat, le plus sanglant de tous.

(1) Je rappellerai en passant que c'est à Morat qu'est né le romancier populaire Jérémie Gotthelf (Albert Bitzius).

(2) Voyez ce qui a été dit au tome I<sup>er</sup>, chapitre II.

du président de Brosses, puis un peu plus tard, par celles d'un autre magistrat, Mercier Dupaty. Arthur Young, d'autre part, publiait en Angleterre le récit de ses pérégrinations en Italie, tandis qu'en Allemagne un amant passionné de l'archéologie et des beaux-arts, Jean Joachim Winckelmann, prêchait le retour aux formes et aux goûts antiques, et mourait même à la peine, assassiné à Trieste, également pour l'amour de l'art, par l'Italien Archangeli. A quelques années de là, Goethe, « le grand païen », comme le surnommèrent ses compatriotes, écrivait à son tour son fameux *Voyage en Italie*.

L'horizon des voyageurs s'était cependant singulièrement élargi. L'art ou l'étude avait été surtout l'objectif des premiers touristes; la nature ne leur offrait guère d'attrait par elle-même, ou, du moins ils ne la goûtaient qu'accessoirement, comme un appendice, et dans le voisinage des lieux où ils s'arrêtaient pour admirer les œuvres humaines. Après que Rousseau principalement, du fond de sa solitude des *Charmettes*, eut rouvert une source nouvelle de poésie descriptive, les choses changèrent; on découvrit et l'on sentit des beautés pittoresques autres qu'une muraille décorée à fresque, un pilastre sculpté ou une corniche brodée au ciseau. La nature devint, en Italie comme ailleurs, l'auxiliaire et l'encadrement de l'art. Que dis-je? on ne se contenta plus des splendides jardins, enrichis de plantes tropicales et transatlantiques, qui y forment l'entourage des villas et des palais; on fouilla les campagnes profondes et solitaires, en quête d'aspects nouveaux, de sites inconnus; on commença dès lors à dépasser Naples, à pousser jusque dans la Calabre, l'Apulie, la Sicile; la joie, l'orgueil des paysagistes fut de déployer leur parapluie dans des lieux où nul voyageur n'avait pénétré avant eux.

On viola par exemple, — et c'est tout dire, — le redouté mystère de la *Grotte d'azur* de Capri. L'heureuse curiosité des touristes mit en déroute les vieilles légendes qui avaient jusques alors défendu l'accès de cette merveilleuse caverne. C'était, disait-on, un lieu maudit, tapissé d'ossements, dont l'entrée changeait sept fois par jour, et d'où sortaient des monstres hideux. On y entendait la nuit des chants de sirènes mêlés à des gémissements humains. On spécifiait qu'un pêcheur, ayant blessé de son harpon un homme marin qui lui était apparu sous la forme d'un gros poisson, avait été effroyablement desséché et que son cadavre ressemblait à ces racines qu'on voit en bocal chez les apothicaires. Aujourd'hui la fameuse grotte est visitée par tous ceux qui tiennent à connaître en détail le golfe de Naples, et chacun sait que les feux diaboliques qui épouvantèrent tant d'ignorants étaient tout simplement le reflet des eaux céruléées de cet antre sur la paroi des rochers.

Que d'autres superstitions les chemins de fer ont dissipées et dissiperont au profit de la science! Leur rôle, quoi qu'en disent ceux qui portent en tout et à travers tout le deuil morose du passé, n'est point de tuer la poésie, c'est de la mettre à la portée du plus grand nombre. Et n'est-ce pas, après tout, une des fins de la civilisation, qu'on puisse parcourir le monde à son aise, sans se désheurer en quelque sorte, et qu'on ait la faculté de choisir sur une terre lointaine tel ou tel but de prédilection, selon le temps et l'argent dont on dispose?

Ce nouveau Tour de l'Italie n'est ni un itinéraire ni un guide, — les deux manuels de M. Du Pays satisfont amplement les plus difficiles parmi les touristes; — ce n'est pas non plus une étude spéciale, un aperçu de géographie, d'histoire ou d'esthétique: c'est proprement un livre pittoresque, où l'écrivain (comme l'artiste) procède à grands coups de crayon; où l'on touche à tout sans épuiser rien; où l'on va vite pour aller partout; où l'on use volontiers de toutes les facilités de la locomotion moderne, en mettant à profit le dernier mot des investigations les plus récentes. Dans son cadre forcément restreint, cet ouvrage servira, si l'on veut, de préparation à ceux qui n'ont pas encore fait le voyage d'Italie, de memento à ceux qui l'ont déjà fait.

# LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

---

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

---

*LA SUISSE* formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

**Le prix de la livraison est de 1 franc.**

*Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.*